

Fabiola Chenet

Menaces nocturnes

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-3749-2

© Fabiola Chenet

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*Dédié à tous les fans des films Ninja des
années 80-90*

Note de l'auteure

Chère lectrice,

Ne cherchez pas: la ville de Kalmy n'existe pas.

Au moment où j'ai commence à écrire cette histoire (quand j'étais au lycée... soit au siècle précédent, bref passons...), je l'avais située dans la ville de New York et plus précisément à Chinatown.

Mais pour le type d'histoire que je voulais écrire avec des descriptions assez précises de certains endroits, il aurait fallu connaître la ville comme sa poche (ou presque).

Même avec Googlemaps, ce n'est pas un exercice facile. De plus, l'université allait avoir une grande place dans mon roman et j'avais beau essayer de déchiffrer les méthodes américaines, ça restait trop flou pour moi. Pire, après avoir visité NYC et Chinatown en juillet 2019, j'ai définitivement abandonné l'idée.

La question s'est alors posée: Quelle ville? Quel pays?

J'ai songé à une ville de France mais je voyais d'ici les lectrices à la moindre erreur... De quoi donner des sueurs froides!

Et un beau jour, j'ai eu cette idée folle d'inventer mon propre cadre en mélangeant un peu des USA et un peu de la France.

Ainsi est née Kalmy.

A la fin du livre, vous trouverez la carte de la ville que j'ai moi-même dessinée et que ma cover designer a vectorisée (un super travail, en passant).

En attendant, je vous souhaite la bienvenue dans mon monde imaginaire.

Prologue

Ville de Kalmy – Quartier de Pad

Le rendez-vous était à dix-huit heures précises. Mais ils étaient arrivés une heure plus tôt pour s'assurer que la voie était libre et qu'il n'y aurait aucun piège. Le chauffeur avait fait le tour du pâté de maison deux fois : une première à leur arrivée, la seconde trois quarts d'heure plus tard. A présent, ils observaient l'homme qui était arrivé dans sa voiture de sport rouge. Il avait tourné dans la ruelle sans hésitation. Dès que le véhicule avait stoppé, il en était sorti. Il portait un costume gris, des lunettes de soleil et avait un attaché-case dans la main gauche qui était menotté à son poignet, ce qui était courant et indispensable dans le milieu, même si en soi, cela ne garantissait pas la sécurité de celui qui le portait. Il avait regardé autour de lui, pourtant son regard ne s'était pas arrêté à l'endroit où ils s'étaient camouflés. Un amateur ! Mais un amateur qui avait beaucoup d'argent à dépenser et dont il serait facile de se débarrasser au besoin. A présent, l'homme était adossé à sa voiture. Il consulta sa montre, fronça les sourcils puis regarda à nouveau autour de lui.

« Allons-y ! »

La limousine s'arrêta juste à côté de la voiture de Michael.

En sortant, le chauffeur déboutonna sa veste afin de lui montrer son revolver, puis il alla ouvrir la portière arrière. Deux personnes sortirent du véhicule : Escobar et un jeune homme qu'il n'avait jamais vu. Alors que le premier portait un costume blanc immaculé, son compagnon avait mis une chemise à fleurs et un pantalon en lin gris. Michael eut du mal à garder un air impassible devant une tenue si colorée.

— Enlève tes lunettes, dit Escobar.

Il avait un accent espagnol si prononcé que parfois il devait se répéter, ce qui l'énervait prodigieusement. Il s'était déjà débarrassé de quelques employés à cause de cela.

— Pour quoi faire ? demanda Michael.

— Je déteste traiter avec des gens qui se cachent.

— On se connaît pourtant.

— Et alors ?

Michael haussa les épaules puis enleva ses lunettes, qu'il posa sur le capot de sa voiture. Escobar fit un signe au chauffeur qui s'approcha pour le fouiller. Il se dégagea brutalement.

— Je crains que cette précaution ne soit nécessaire, dit Escobar.

— Nous savons très bien, vous et moi, que nous avons tous au moins une arme sur nous. Si je dois me débarrasser de la mienne, vous devrez faire de même.

Escobar eut une expression d'agacement et le regarda froidement. Michael soutint son regard.

— C'est bon Fredo, ordonna-t-il finalement.

— Je ne pense pas connaître votre ami, dit alors Michael en désignant du menton l'homme à la chemise à fleurs.

— Mon neveu et mon héritier, Paco.

Michael haussa les sourcils.

— Et votre fils ?

— Un bon à rien sans caractère. Il a préféré suivre sa mère en Europe avec cet abruti de Français. D'ailleurs, je lui ai dit qu'il n'avait plus intérêt à remettre les pieds ici. Paco a ce qu'il faut pour réussir à garder mon empire intact et même à le faire prospérer.

Michael n'était pas du même avis. Selon lui, le fils d'Escobar était celui qui avait eu suffisamment de caractère, de détermination et de bon sens pour quitter ce milieu. Si le dealer avait choisi Paco, c'était probablement parce que ce dernier avait montré une meilleure capacité à entrer dans le moule.

— Et si nous passions aux choses sérieuses ? suggéra-t-il. Vous avez la marchandise ?

Escobar fit un signe de tête à Fredo qui partit ouvrir le coffre de la voiture et revint avec un petit sac de sport.

— Vous avez l'argent ? demanda Escobar.

Michael ouvrit l'attaché-case et Paco s'avança, semblant hypnotisé par la vue de tout cet argent. Il n'y avait pas à dire, Escobar avait bien choisi son poulain. Paco prit une liasse et vérifia les billets.

— 50 000, comme promis, annonça Michael.

— Fredo, montre-lui la marchandise.

Le chauffeur posa le sac sur la voiture de Michael et l'ouvrit. Michael prit un paquet, l'examina, sortit un canif de sa veste et le planta dans le plastique. Il prit un peu de poudre et la goûta. Il eut un sourire satisfait.

— C'est de la bonne, dit-il.

Escobar prit un air hautain et satisfait, faisant ressortir son gros ventre.

— Je sais. J'ai eu d'excellentes cargaisons ces temps-ci.

Sans un mot de plus, Michael se démenotta et tendit l'attaché-case à Escobar d'une main, tandis que de l'autre il s'emparait du sac.

— Marché conclu, dit-il.

L'échange se fit en quelques secondes. Tout l'entretien avait duré quinze minutes, montre en main.

Le petit groupe d'Escobar remonta en voiture. Sans perdre de temps, Fredo démarra et fit reculer le véhicule dans l'allée. Escobar était très content de cette affaire rondement menée. Soudain, un coup de

feu le fit sortir de sa béatitude. Il eut un mauvais pressentiment.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda-t-il.

Fredo avait brusquement freiné et sorti automatiquement son revolver. Il entendit des crissements de pneus. Il prit sa propre arme, cependant c'était peine perdue. En quelques secondes, ils étaient cernés par des voitures de police.

De rage, il sortit de la limousine en pointant son arme sur les voitures. Il entendit un déclic et sentit un canon se poser sur sa tête.

— Pas un geste !

Michael !

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? demanda-t-il.

— Police, vous êtes en état d'arrestation ! répondit celui avec qui il venait de conclure une affaire.

Il eut l'impression que sa tête chauffait et, sans même réfléchir, se tourna vers Michael. Il ne savait pas vraiment ce qu'il allait faire, mais seule une chose l'animait : l'éliminer. Cependant, il n'eut pas le temps de faire un geste. Le jeune homme le désarma sans peine et lui donna un coup de crosse sur la tête. Cela le déstabilisa et Michael en profita pour lui passer les menottes. Du coin de l'œil, il vit son neveu et son chauffeur emmenés vers les voitures de flics.

— Vous avez le droit de garder le silence... commença Michael.

— Pas la peine de continuer espèce d'enfoiré, hurla Escobar.

Il n'arrivait pas à croire qu'il s'était fait avoir comme un débutant.

— J'aurai ta peau sale pourri, continua-t-il.

— C'est bien de garder espoir. Tu en auras besoin en cellule. Vous pouvez l'emmener, dit-il en s'adressant aux agents qui s'étaient avancés vers eux.

— *Bete a tomar por culo*¹, hurla Escobar. Je me vengerai.

— Qu'a-t-il dit, Lopez ? demanda l'un des agents.

— Une énorme insulte que je préfère ne pas te traduire. Allez, en route, termina-t-il pour couper court à toute insistance.

¹ Va te faire enculer

Chapitre 1

L'université ! Enfin !

Quand Nathalie Lopez posa le pied sur la place où se trouvait le panneau indiquant qu'elle était bien à l'université Rosa Parks, elle eut du mal à ne pas se mettre à pleurer de joie. Devant elle se trouvait la concrétisation de tous ses projets, ce pour quoi elle avait travaillé depuis son arrivée au lycée. Elle était maintenant dans la cour des grands et elle était très fière d'elle.

Derrière le panneau, il y avait une allée principale menant à un grand espace vert sur lequel des étudiants s'étaient installés en attendant l'heure de leur réunion de rentrée. Elle en reconnut quelques-uns.

Deux autres allées, l'une à droite et l'autre à gauche de l'espace vert, menaient vers les différentes entrées des six grands bâtiments qui composaient l'université, trois de chaque côté. Nathalie savait qu'au bout se trouvait le parking pour les professeurs et les étudiants, une salle de sport ainsi que la résidence universitaire. Cette dernière était petite comparée à celles d'autres villes, mais pour le

moment le doyen n'avait pas annoncé un éventuel agrandissement du bâtiment. L'université de Kalmy recevait non seulement les étudiants de la ville, mais aussi ceux des cinq villes avoisinantes qui ne possédaient pas de faculté. Aussi Nathalie savait-elle qu'elle allait devoir frayer avec des personnes qu'elle n'avait jamais rencontrées. Elle savait également qu'elle avait de la chance que sa ville abrite un tel établissement. Elle avait des frissons rien qu'à l'idée de devoir partir loin d'ici. Trop de choses la retenaient à Kalmy.

— Nathalie ! Nathalie !

Elle se retourna. Sa meilleure amie, Cathy, qu'elle fréquentait depuis qu'elle était à l'école primaire, arrivait, un grand sourire aux lèvres comme à son habitude. Cathy Brown était l'une des choses qui la retenaient ici. Nathalie était certaine qu'elle n'aurait jamais une telle relation d'amitié et de confiance avec quelqu'un d'autre.

— Ça va ? demanda-t-elle.

— Je suis tout excitée. Tu te rends compte ? Nous sommes à la fac ! Waouh ! Mes parents sont hyper fiers de moi !

Devant ce débordement d'enthousiasme, Nathalie sourit. D'ailleurs, comment rester insensible face à ce regard brillant, et cette expression de bonheur qui irradiait d'elle ? Même lorsqu'elle était triste, Cathy restait égale à elle-même. Nathalie était sûre que son amie ne changerait jamais. Jusque dans la force de

l'âge, elle garderait ce petit air candide et souriant qui la caractérisait.

— Moi aussi je suis super excitée, répondit-elle. Allons-y !

Le département dans lequel elles s'étaient inscrites se trouvait à gauche de l'espace vert. C'était le deuxième bâtiment et il était nommé L.L. Zamenhof. L'université Rosa Parks avait été créée quarante ans auparavant. Son nom avait été choisi en hommage à la femme qui luttait depuis une vingtaine d'années pour la cause de la population noire et de ses droits civiques, quand, en 1955, elle refusa de céder sa place à un passager blanc dans un bus en Alabama. Elle était depuis devenue une figure emblématique de la lutte contre la ségrégation raciale, aux Etats-Unis et dans le monde entier. Le doyen de l'époque avait décidé de nommer les différents bâtiments en fonction de ce que les élèves allaient y étudier. Le département L.L. Zamenhof était consacré aux études de langues. D'origine polonaise, Ludwid Lejzer Zamenhof était un médecin ophtalmologiste. Il fut à l'origine de l'espéranto, une langue conçue pour permettre une communication universelle et parlée dans plus de cent vingt pays. De ce qu'avait appris Nathalie, d'autres polyglottes célèbres avaient été proposés, comme la reine Elizabeth 1^{ère} qui parlait huit langues, mais L.L. Zamenhof avait remporté tous les suffrages.

Le bâtiment était composé de trois étages. La réunion de rentrée avait lieu au premier, dans un amphithéâtre. Quand Nathalie y entra, elle fut impressionnée par la dimension de la salle. Elle se trouvait tout en haut, et l'estrade sur laquelle allait se tenir le professeur paraissait minuscule. L'amphi était en demi-cercle et divisé en deux parties, chacune composée de bancs et de longues tables en bois. Beaucoup d'étudiants étaient déjà installés, mais heureusement les deux amies purent choisir tranquillement leurs places. Sans même se concerter, elles s'assirent sur la droite et à mi-hauteur. Nathalie détestait être juste devant le professeur. Selon elle, cet endroit était « réservé » aux meilleurs de la classe ou aux lèche-bottes. Les élèves du fond étaient les plus perturbateurs et il n'était jamais bon de se placer à côté d'eux, sauf si vous aviez envie de vous faire remarquer. La meilleure place était au centre. En général, ceux qui y étaient passaient inaperçus et cela convenait très bien aux deux filles.

Il régnait un bruit sourd, avec d'un côté certains étudiants qui se parlaient tout bas, et de l'autre ceux qui se faisaient remarquer en riant trop fort. Nathalie remarqua notamment un groupe de quatre filles, toutes aussi blondes les unes que les autres, habillées à peu près de la même façon : jean extra moulant et débardeur court dévoilant la naissance de leurs seins ainsi que leur ventre. Elle les regarda en grimaçant.

Elle espérait qu'elle n'aurait pas à les fréquenter plus que nécessaire. Mais la vie était pleine de surprises, et parfois les amitiés naissaient entre des gens qui n'avaient aucun point commun. En s'inscrivant à la faculté Nathalie s'était promis de garder l'esprit ouvert, car cette institution était l'endroit où son avenir se créait.

— Qu'est-ce qui te fait sourire ? demanda Cathy.

— Oh rien. Je pensais à quelque chose.

— Salut les filles !

Elles se retournèrent brusquement au son de cette voix rauque.

— Eric, s'écrièrent-elles en chœur.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda Cathy.

— Je suis juste venu faire un petit coucou avant d'aller dans mon bâtiment.

— Mais non imbécile, répondit Nathalie. Que fais-tu *ici* à Rosa Parks ? Tu nous avais dit que tu avais été accepté en médecine à Yale ? On pensait ne plus te voir dans notre petite ville avant plusieurs années.

— Mais j'ai aussi été accepté ici, dit-il en regardant Cathy. Alors je me suis dit que, finalement, une université prestigieuse n'était pas forcément la meilleure et que votre compagnie allait beaucoup trop me manquer.

— Tu pourrais peut-être préciser que c'est surtout moi qui allais te manquer !

Ils rirent tous les deux et, sous le regard ébahi de Nathalie, s'embrassèrent.

— Pincez-moi je rêve. Qu'est-ce qu'il s'est passé derrière mon dos ? interrogea Nathalie.

— Rien que tu n'avais pas deviné, dit Eric.

Elle sourit. Il était vrai qu'en tant qu'amie d'enfance de Cathy, elle était sa seule confidente. Il était vrai aussi qu'elle était au courant de ses sentiments envers Eric, et ce depuis qu'ils se fréquentaient, c'est-à-dire, depuis la première année de lycée. Elle se doutait aussi un peu qu'Eric était attiré par Cathy, mais au bout de trois ans sans aucun premier pas ni de l'un, ni de l'autre, elle pensait que leur cas était désespéré ; et pourtant ce n'était pas faute d'avoir usé sa salive à force de répéter à Cathy qu'il fallait qu'elle se lance, et qu'elle ne trouverait certainement pas la porte close.

Aussi, en les voyant ainsi s'enlacer et s'embrasser tendrement, elle avait du mal à y croire. Elle avait toujours pensé qu'ils feraient un beau couple, et elle était contente de réaliser qu'elle avait raison. Cathy avait les cheveux châtain coupés au carré, de beaux yeux marron en forme d'amande, un petit nez retroussé et une jolie bouche bien formée. Elle avait des formes là où il fallait, et malgré sa petite taille – elle faisait un mètre soixante – il n'y avait pas de disproportion. Eric, en revanche, faisait un mètre quatre-vingts et était un peu trop mince, mais sans être maigre. Son visage était triangulaire et il portait

des lunettes fines qui rendaient son regard mystérieux.

Entre Nathalie, Cathy et Eric, c'était ce dernier qui était le plus sérieux et le plus travailleur. C'est au vu de son parcours scolaire qu'il avait été accepté à Yale. Cathy, à ce moment-là, avait été déprimée et avait décidé de ne pas sortir de chez elle malgré les appels répétés de Nathalie. A la fin, exaspérée, elle lui avait clairement dit de la laisser tranquille. Cette dernière n'avait pas été offusquée ; elles n'étaient pas meilleures amies pour rien et, quand l'une d'elles avait besoin d'espace, l'autre le lui laissait. Ainsi, Nathalie n'avait pas eu d'autres nouvelles pendant les vacances. Elle pensait que Cathy avait continué à broyer du noir. A tort, apparemment.

— Je suis contente pour vous, dit-elle. Mais je te préviens Cathy, tu as intérêt à tout me raconter, sinon considère que je ne suis plus ta meilleure amie.

— Ce week-end ? On pourrait sortir ensemble, Jonathan et toi, et Eric et moi ? proposa Cathy.

— Complètement ! Je demanderai à Jonathan et je te confirmerai.

— Au fait, comment va Jonathan ? demanda Eric.

— Il va bien. Il commence à travailler dans deux semaines. Il sera commercial dans une petite boîte qui vend des produits informatiques aux particuliers.

— Pas mal, s'écrièrent-ils en même temps.

— Et toi, tu es dans quel bâtiment ? demanda Nathalie à Eric.

— Pierre et Marie Curie. Je veux toujours faire médecine.

— Tiens, la bande des nuls au complet !

En entendant cette voix, Nathalie se raidit et sentit ses poils se hérissier. Elle se retourna et fit face à Sybille Gelbero, une « camarade » de classe depuis la deuxième année de lycée, qu'elle n'appréciait pas particulièrement.

— Sybille ! dit-elle simplement.

— Eh oui, je crois que nous serons amenées à nous revoir ma chère.

Sans un mot de plus, elle descendit les escaliers et alla s'asseoir à côté des quatre filles que Nathalie avait remarquées plus tôt.

— Ne me dis pas que cette chipie compte faire les mêmes études que nous ? demanda Cathy.

— Je crains que si malheureusement, répondit Nathalie en soupirant.

D'un coup, son excitation s'évanouit ; elle n'était plus si heureuse de se retrouver là. Le fait de penser qu'elle allait côtoyer cette garce de Sybille la faisait sortir de ses gonds.

— Elle est toujours aussi sexy. Vous avez vu comment sa jupe moule ses fesses bien fermes ? commenta Eric.

Cathy le fusilla du regard. Il sourit avant de l'embrasser.

— Je plaisantais, petite jalouse, dit-il quand il releva la tête.

— Je sais, mais évite quand même.

— Je crois que c'est l'heure les amoureux, intervint Nathalie.

En effet, une personne venait de s'installer sur l'estrade. La réunion allait bientôt commencer.

— Je vais à mon bâtiment, annonça Eric. A tout à l'heure.

Chapitre 2

Ce soir-là, chez elle, Nathalie, non sans excitation, partagea l'expérience de sa première journée à l'université face à l'attention bienveillante de sa mère et l'expression railleuse de son frère. Son père était encore au travail, mais elle n'avait pas pu attendre son retour tellement elle avait hâte de tout raconter. Et ce n'était pas parce que son frère se moquait ouvertement d'elle que cela allait la calmer.

— Le directeur de la filière nous a dit que ces dernières années, la LLCE² était en deuxième position au niveau du taux de réussite. En première position, c'est la médecine. Donc on a intérêt à être à la hauteur et à bien travailler.

— Nous comptons sur toi, ma chérie, dit sa mère. Evite de trop te laisser perturber.

— Maman ! Tu me connais !

— C'est parce qu'on te connaît qu'on te met en garde, répliqua son frère.

— On ne t'a pas demandé ton avis, Mickey. Tu ne devrais même pas avoir droit à la parole, toi l'adulte qui vis encore chez tes parents.

— Sois un peu plus polie avec ton frère, intervint sa mère.

² Langues, Littératures et Civilisations Etrangères

— Et je m'appelle Michael.

Profitant du fait que sa mère avait le dos tourné, Nathalie fit les gros yeux à son frère. Qu'est-ce qu'il pouvait être énervant quand il s'y mettait ! Et surtout quand il n'avait pas tort ! Car Nathalie savait bien qu'elle pouvait être influençable, mais ce n'était pas une raison pour que Michael le lui rappelle constamment. C'était aussi pour cela qu'elle aimait bien le taquiner sur le fait qu'il habitait encore chez ses parents, même si elle savait que c'était provisoire.

— Tu boudes petite sœur ? demanda-t-il en souriant.

Elle ne répondit pas. Pour ajouter à son agacement, il se leva, l'embrassa sur le front et s'éclipsa.

— Tu devrais être plus gentille avec ton frère, dit sa mère quand il fut parti.

— Mais il m'énerve, contre-attaqua-t-elle d'une toute petite voix.

— Oui, et tu n'arrêtes pas de le provoquer.

Le bruit de la porte d'entrée empêcha Nathalie de dire ce qu'elle pensait de son frère « tant adoré ». Elle courut dans le couloir et se jeta dans les bras de son père. Elle jouait les grandes filles devant sa mère et Michael, mais dès qu'il y avait son père, elle ne pouvait s'empêcher de redevenir une petite fille et de réclamer des câlins. Michael lui disait souvent à ce propos qu'elle n'avait pas encore dépassé le stade

œdipien. Elle s'en moquait ; elle avait certes dix-huit ans, mais son père restait toujours son héros préféré.

— Alors, comment s'est passée cette première journée ?

— Très bien, sauf que cette chipie de Sybille Gelbero est aussi dans ma filière. Ça ne va pas être la joie si nous sommes dans le même groupe de TD.

— Il faut savoir supporter ses petits malheurs, ma petite Nat.

— Je sais, mais Sybille n'est pas qu'un petit malheur !

— Et si tu arrêtais de te plaindre pour qu'on puisse passer à table ? intervint Michael en descendant l'escalier.

— Salut fiston ! dit leur père d'un ton admiratif.

— Papa, quand cesseras-tu de m'appeler « fiston » ?

— Quand tu cesseras de taquiner ta petite sœur.

Michael regarda Nathalie, qui lui offrit un grand sourire triomphant.

— Autant dire jamais alors, finit-il par répondre.

Son père se mit à rire.

— J'ai entendu parler de ton exploit, Michael.

Celui-ci lui fit un signe de la tête et son père n'ajouta rien. Il était assureur pour la compagnie qui avait signé des contrats avec la police. Aussi était-il en contact avec les agents et tout le temps au courant de ce qu'il s'y passait. Très souvent, Michael et son père passaient un moment en tête-à-tête pour parler

de ses enquêtes. Cela permettait au jeune homme de se libérer et lui évitait une consultation avec un psy.

— A table ! cria la maîtresse de maison.

Le samedi suivant, les quatre amis se donnèrent rendez-vous au McDonald du centre commercial. Jonathan vint chercher Nathalie chez elle à quinze heures. Les deux jeunes gens avaient prévu de se rendre d'abord chez lui, puis d'aller rejoindre Eric et Cathy.

Jonathan vivait dans un studio au centre-ville et c'est devant son immeuble qu'elle l'avait aperçu la première fois. Elle avait eu un coup de foudre pour lui. Elle se baladait avec Cathy et ne regardait pas vraiment devant elle. Lui-même était en train de passer un coup de fil et n'avait pas vu les filles qui venaient en sens inverse. Cathy avait essayé de prévenir Nathalie, mais cette dernière n'avait pas compris. Les deux jeunes gens s'étaient percutés violemment.

Quand Nathalie avait levé la tête vers Jonathan pour s'excuser, elle en avait perdu la parole. Avec ses cheveux blonds ébouriffés, ses yeux bleus, ses pommettes saillantes et sa bouche aux lèvres pleines, la jeune fille n'avait eu qu'une envie : lui sauter dessus et l'embrasser. Elle était restée là, immobile devant lui à le regarder. De ce qu'elle avait su plus

tard, Jonathan l'avait trouvée très jolie mais trop jeune. Il faut dire que cinq années les séparaient et qu'elle avait quinze ans à l'époque. Alors leur première rencontre n'avait pas donné de suite. Elle l'avait regardé rentrer dans l'immeuble, impuissante.

Nathalie avait regretté de ne pas lui avoir parlé. Au bout de deux mois Cathy, qui en avait marre de la voir broyer du noir, avait pris les choses en main. Elles savaient où il habitait, il fallait maintenant en apprendre plus sur lui.

Les deux filles l'avaient alors suivi pour connaître ses habitudes. Nathalie avait vite compris qu'il n'avait pas de petite amie et en avait été heureuse, car plus elle l'apercevait, plus elle tombait sous le charme.

Le lendemain de ses seize ans, pour la première fois, elle sécha les cours. Elle décida d'aller parler à Jonathan pour lui demander son nom et son numéro de téléphone. Elle ne dit rien à personne, pas même à Cathy qui pensait qu'elle était malade, parce qu'elle ne voulait pas de témoin au cas où elle essuierait un refus.

Jonathan faisait des études en alternance et quand il avait cours, il déjeunait au Starbucks. Ce jour-là Nathalie l'y rejoignit. Après avoir fait croire qu'elle était tombée sur lui par hasard, elle avait commencé par lui donner son nom et ils avaient fini par discuter. A la fin du repas, ils s'étaient échangé leurs numéros de téléphone. Pendant tout ce temps, elle avait le

cœur qui battait tellement vite qu'elle avait eu peur qu'il ne lâche. Quand Jonathan s'était levé, il lui avait dit qu'il espérait la revoir et Nathalie avait failli pleurer.

Par la suite elle avait été punie quand sa mère avait appris qu'elle avait fait l'école buissonnière, mais elle était tellement heureuse qu'elle n'avait même pas bronché pendant la leçon à laquelle elle avait eu droit. Cathy l'avait traitée de folle en lui montrant toutes les photos de tueurs en série qui ressemblaient à des personnes lambda. Mais cela n'avait pas terni son bonheur.

Pendant des mois, Jonathan et Nathalie s'échangèrent des SMS et se virent au Starbucks. Et puis, quand elle eut dix-sept ans, le jeune homme lui demanda si elle voulait être sa petite amie. Son bonheur ne connut plus de bornes. Elle avait tout pour être heureuse : une famille aimante, une meilleure amie et un petit ami.

Mais c'était sans compter Sybille Gelbero, la peste du lycée que Nathalie et ses amis n'aimaient pas du tout.

Jusqu'à l'année de ses dix-sept ans, elle la connaissait de loin sans se soucier d'elle. Elle savait que Jonathan travaillait dans la société du père de Sybille, mais pas que cette dernière avait des vues sur lui. Un jour, alors qu'ils se baladaient dans le centre-ville, ils étaient tombés sur Sybille. Elle s'était directement dirigée vers Jonathan pour le saluer et

avait pâli quand elle avait vu leurs mains entrelacées. A ce moment-là, Jonathan avait fait un geste qui avait hanté Nathalie pendant longtemps : il lui avait lâché la main comme s'il avait honte. Il avait bredouillé des présentations puis avait dit au revoir à Sybille et ils étaient partis. Quand Nathalie l'avait interrogé, il avait dit qu'ils s'étaient rencontrés au travail.

Lorsque Nathalie avait revu la jeune fille le lendemain au lycée, Sybille lui avait adressé un sourire sardonique. C'est là qu'elle avait commencé à avoir des doutes. Si elle interrogeait Jonathan il fuyait le sujet. Or quand elle était déterminée, rien ne l'arrêtait. Alors elle l'avait harcelé jusqu'à ce qu'il lui avoue que Sybille voulait devenir sa petite amie et qu'ils s'étaient embrassés une fois, une semaine après son arrivée à Gelbero & Son. Mais il avait mis fin très vite à cette relation. En effet, lorsqu'ils étaient allés prendre un verre il avait trouvé la jeune fille méchante avec le serveur. Jonathan avait ajouté que Sybille savait qu'il n'y avait aucune chance pour eux, mais qu'elle continuait à flirter avec lui. Il avait juré qu'il ne s'était rien passé de plus.

Nathalie n'avait pas apprécié de savoir que son petit ami était sorti avec cette peste, mais c'était le passé et elle ne pouvait rien y changer. Simplement, elle aurait dû se méfier de Sybille.

Un samedi, alors que Nathalie et Cathy se promenaient dans le parc de Kalmy, elles virent Sybille en pleine discussion avec Jonathan. Ce

dernier avait dit à Nathalie qu'il devait réviser ses cours chez lui. Alors qu'elle essayait de comprendre pourquoi il était là avec cette fille, Sybille s'était approchée de lui, l'avait enlacé et embrassé à pleine bouche. Nathalie s'était enfuie et Cathy était partie invectiver Jonathan.

Toute la semaine suivante, ce dernier lui avait envoyé plein de SMS. Il avait aussi essayé de l'appeler sur son téléphone. A la fin, excédée, Nathalie avait bloqué son numéro. Ensuite le jeune homme était venu chez elle, et Michael lui avait demandé d'arrêter. Il l'avait aussi attendue plusieurs fois devant le lycée, mais Nathalie passait devant lui comme si elle ne le voyait pas. Le sourire victorieux et narquois de Sybille chaque fois qu'elles se croisaient n'arrangeait pas les choses.

Après un mois de harcèlement, Jonathan cessa définitivement d'essayer de lui parler. Nathalie connut alors sa deuxième grosse crise de larmes. Elle regretta de ne pas lui avoir laissé le temps de s'expliquer, tout comme elle lui en voulut de ne pas avoir plus insisté. Elle pensait réellement à ce moment-là qu'elle ne le reverrait plus jamais. Elle avait tort.

Un soir, en sortant du lycée, elle l'aperçut devant le bâtiment. Elle fut tellement surprise qu'elle s'immobilisa. Le jeune homme en profita pour venir vers elle, la prendre par la main et l'amener dans un endroit discret. Là, il lui expliqua que c'était Sybille

qui s'était jetée sur lui contre son gré et que la fameuse scène à laquelle Nathalie avait assisté n'avait pas duré longtemps car il s'était écarté aussitôt. Il lui demanda de se renseigner auprès de Cathy, implora son pardon pour ne pas avoir été plus clair avec Sybille et lui dit qu'il ne comptait pas abandonner la bataille. Il lui avoua également qu'il était amoureux d'elle. Ce jour-là, il la laissa repartir chez elle sans la raccompagner. Quand Nathalie demanda enfin à Cathy ce qu'il s'était passé, elle confirma les dires de Jonathan. La jeune fille aurait pu passer l'éponge car elle était amoureuse, mais elle n'avait plus envie de souffrir. Sybille continuait à la narguer au lycée, et c'était une situation difficile. C'est ce qu'elle annonça à Jonathan quand ils se revirent la semaine suivante. Il accepta sa décision mais l'avertit qu'elle devait se préparer à ce qu'il lui fasse la cour. Pendant environ deux mois et demi, Jonathan vint la chercher au lycée dès qu'il le pouvait et la ramena chez elle. Pendant ce temps ils se découvrirent un peu plus, et chaque jour Nathalie était plus amoureuse. Un soir, Sybille les surprit. A leur vue elle pâlit. Jonathan la regarda alors froidement jusqu'à ce qu'elle baisse les yeux. C'est à cet instant précis que Nathalie comprit qu'elle pouvait vraiment croire aux sentiments du jeune homme. Ce soir-là, elle dit à ses parents qu'elle allait chez Cathy et annonça à Jonathan qu'ils avaient besoin de parler et seraient mieux installés chez lui. Elle lui offrit sa virginité et ils devinrent inséparables.

Depuis, elle n'eut plus jamais de raison de douter de l'amour de Jonathan. Par contre elle détestait Sybille, et cette dernière le lui rendait bien.

Quant à Jonathan, à la fin de son contrat en alternance, malgré le salaire mirobolant qu'avait proposé Gelbero & Son, il avait préféré rompre tout lien avec cette famille et chercher un autre emploi. La petite entreprise dans laquelle il allait travailler offrait un bon salaire, et même s'il n'était pas aussi élevé que ce qu'il aurait pu avoir, au moins se sentirait-il plus libre. Nathalie avait confiance en lui mais n'était pas tranquille à l'idée que son petit ami pouvait encore tomber sur Sybille, aussi cela lui convenait-il parfaitement. Les deux jeunes gens étaient assez matures pour comprendre que, parfois, seul comptait le choix du cœur.

— Est-ce que tu as hâte de commencer ton nouveau boulot ? demanda Nathalie une fois qu'ils furent à l'appartement.

— J'ai un peu d'appréhension quand même, répondit Jonathan. C'est une nouvelle aventure qui m'attend.

Nathalie lui sourit et l'enlaça.

— Je ne me fais aucun souci. Tu vas t'en sortir comme un chef. Après tout tu as survécu à Gelbero & Son.

Jonathan se mit à rire avant de l'embrasser.

Plus tard, ils retrouvèrent Eric et Cathy comme convenu au McDo. Dès qu'ils furent tous installés avec leurs menus, Nathalie attaqua Cathy.

— Bon, j'ai assez attendu. Explique-moi tout !

Son amie regarda tendrement Eric avant de prendre la parole.

— C'est très simple tu sais, dit-elle. Tu te souviens comme je broyais du noir ?

Nathalie acquiesça.

— Eh bien, reprit Cathy, j'avais cessé toute communication avec toi, mais aussi avec Eric. Autant toi tu as compris pourquoi je n'étais pas bien, autant lui n'arrêtait pas de me demander ce qui n'allait pas. Il me bombardait de SMS tous les jours. Quelquefois je répondais, mais la plupart du temps je les lisais seulement. Deux semaines avant le début des cours, il a menacé de venir me voir à la maison. J'avais une sale tête, ma chambre était dans un bazar indescriptible et il était hors de question qu'il voie ça. Alors j'étais tellement en colère que je l'ai appelé. Quand il a répondu, je ne lui ai pas laissé le temps de parler que je lui avouais mes sentiments, ma colère face à son indifférence et ma tristesse à cause de son prochain départ. Ensuite j'ai raccroché et éteint mon téléphone.

— Alors ça ! fit Nathalie en écarquillant les yeux. Toi, tu n'y vas pas de main morte.

Cathy et Eric se mirent à rire.

— Je ne te le fais pas dire, dit le jeune homme. Imagine ma tête quand elle a débité tout ça avant de me raccrocher au nez. J'étais persuadé que je ne lui plaisais pas, alors qu'en fait elle était amoureuse de moi. J'ai vraiment été très con.

— Ce n'est pas faute d'avoir fait des allusions pourtant, intervint Nathalie.

Ses deux amis grimacèrent.

— Que s'est-il passé ensuite ? demanda Nathalie.

— Eh bien, répondit Cathy, alors que j'étais recouchée dans mon lit de désespoir et d'humiliation, j'ai entendu du bruit à ma fenêtre. Quand je suis allée voir, Eric était en bas. Il n'a pas attendu ma permission pour grimper jusqu'à ma chambre en passant par le grand arbre de mon jardin.

— Aïe, fit Nathalie.

— Oui, tu peux le dire. Crois-moi, maintenant ma chambre est toujours bien nettoyée.

Tout le monde se mit à rire à gorge déployée.

— Tu sais ce qu'on dit, dit Nathalie entre deux hoquets, quand quelqu'un a vu le pire de vous et veut quand même rester...

— Alors, termina Cathy, il ne faut pas le lâcher. C'est bien ce que j'ai fait.

— Et c'est pour ça que j'ai abandonné Yale, compléta Eric.

Nathalie les regarda tous les deux avec tendresse.

— Je savais que vous étiez faits l'un pour l'autre, dit-elle en prenant la main de Cathy. Et je suis vraiment heureuse pour vous.

Chapitre 3

L'espagnol était le premier cours du lundi matin à neuf heures. Après la journée de rentrée consacrée aux réunions, les étudiants avaient eu dix jours entiers de repos pour terminer leur inscription ou leurs achats. Nathalie avait donc eu l'impression que les vacances n'étaient pas vraiment terminées. Quand elle vit le visage fatigué de la majorité des étudiants dans la salle de classe, elle faillit rire. Elle n'avait pas meilleure mine, mais elle se sentirait moins seule.

Cathy et elle s'installèrent au milieu de la salle, comme d'habitude. Le temps de sortir leur bloc-notes et leur trousse de leur sacoche, la professeure était entrée et déjà installée à sa place.

— Elle est arrivée tôt dis donc, se plaignit Cathy.

Nathalie pouffa.

— *Buenos días. Soy Señora Carbo, vuestra profesora de español. Digo a vosotros en seguida: en este curso, no se duerme. El español es una lengua viva y no muerta. Así, tendréis que expresaros en español conmigo y entre vosotros, en esta aula.*

La professeure s'interrompit avec un grand sourire. Alors que quelques instants plus tôt les bruits des fermetures éclair et des affaires qu'on pose sur la

table envahissaient la salle, maintenant il y avait un silence complet.

Elle se leva, écrivit son nom sur le tableau blanc et reprit :

— J'adore quand tout le monde m'écoute. En plus, vous êtes bien réveillés maintenant, vous pouvez donc me remercier.

Quelques rires s'élevèrent de la classe, y compris celui de Nathalie.

— Je reprends, dit-elle. Je suis votre professeur d'espagnol, et dans ce cours nous parlerons exclusivement espagnol. Pas de panique cependant, vous avez un mois pour vous habituer à ma manière d'enseigner.

Elle s'interrompit et regarda tous les élèves avant de prendre à nouveau la parole.

— Je ne doute pas une seconde que vous vous êtes installés en fonction de vos affinités, mais cela va changer. Tous les étudiants qui sont sur la chaise à ma gauche se lèvent et s'installent à la table de derrière. Le dernier rang s'installe devant, évidemment.

Nathalie cligna des yeux et regarda Cathy, stupéfaite, tandis que des cris de stupeur s'élevaient. Non, elle n'était pas prête à changer de place. Madame Carbo tapa dans ses mains.

— Allez, allez, vous avez très bien entendu, levez-vous et changez de place. Ne vous inquiétez pas,